

UNE AFFAIRE EMBROUILLÉE.

I

(Suite)

—Mon père, mon bon père, ajouta Urbain, si je pouvais l'oublier un seul instant, si ma gratitude, mon respect pour vous pouvaient jamais s'affaiblir, je ne mériterais pas de mourir saintement. Pitié, pitié pour moi!

—Pitié? répéta le fermier d'un ton amer. Oui, tu dois être malheureux jusqu'à l'égarément pour demander quelque chose d'aussi déraisonnable. Je n'aurais pas cru cela de toi, mon fils.

—Thomas, laissez vous fléchir! sauvez Urbain sauvez Cécile par une bonne parole, supplia la fermière.

—Oui... vous êtes mère, dit Coutermann; votre amour pour votre fils vous aveugle, mais Urbain, lui, est un homme.

—Pardon, pardon, mon père! Le désespoir m'égaré...

—En effet, mon fils. Ni toi ni ta mère, n'avez conscience de ce que vous demandez, reprit Coutermann avec tristesse. Je suis né dans cette ferme; sous cette fenêtre fut mon berceau; dans ce coin de la cheminée il me semble encore voir ma mère à son rouet, chantant ou me racontant des histoires; là, sur cette grande chaise, mon vieux père s'est endormi pour toujours en me bénissant. Il n'y a pas un brin de gazon dans cette ferme que je n'aie arrosé de mes sueurs, pas un arbre, pas une pierre qui n'aient été les amis de mon enfance: mes joies, mes peines, mes amours sont gravés sur tout ce qui m'entoure. C'est ma vie même... et je devrais, dans mes vieux jours, quitter ce toit paternel et errer dans le monde comme un étranger.

—Mais mon Dieu, non, Thomas, interrompit sa femme, nous demeurerons ici. Rien ne sera changé...

—Mon père, je vous obéirai toujours avec amour, avec soumission! soupira le jeune homme.

—Rien ne sera changé? répéta le fermier en secouant la tête. Qui peut le savoir? La mort n'est-elle pas là pour mettre à néant la volonté de l'homme? Si Urbain épouse Cécile; ne peut-il pas mourir? Ne sommes-nous pas tous mortels? Alors voilà Cécile restée seule, ou avec ses enfants, propriétaire de tout notre bien. Et si elle se remariait, — son second mari serait-il aussi bon pour nous, vieilles gens usés, qui mangerions trop et ne travaillerions pas assez? Oh! élevez-vous, je le comprends, contre ces tristes suppo-

sitions, mais il ne faut pas reculer devant la vérité. N'y a-t-il pas assez d'exemples de ces déplorables coups du sort. Nous ne voyons que cela de tous côtés. Étienne, le mendiant octogénaire, qui vient ici le samedi demander un morceau de pain, a été un fermier aisé. Il s'est aussi dépoillé de tout au profit de son fils. Son fils est mort le premier, puis sa bru; et ainsi les biens ont passé par héritage dans des mains étrangères qui ne s'occupent plus du vieux mendiant... Et Charles Derocck, et Jacques Steen, d'Esschenbeek? Chacun connaît leur histoire. *Ils se sont déshabillés avant d'aller se coucher*, et il ont cruellement expié leur imprudence. Ne pense point, Urbain, qu'un sentiment d'égoïsme me fait parler ainsi. Si j'étais seul, je sacrifierais probablement tout, par amour pour toi, mais ta mère peut nous survivre à tous. Ne devons-nous pas craindre qu'elle puisse être réduite à mendier un jour son pain, comme le pauvre Étienne? Devons-nous rendre de pareilles choses possibles en nous soumettant aux exigences de la femme Roosens? Jamais, non jamais!...

—N'est-ce que la crainte d'événements aussi incertains qui vous retient? s'écria sa femme avec force; eh bien! Thomas faites ce qu'exige la femme Roosens! sauvez mon fils, qu'il soit heureux du moins. Si mon sort en devenait malheureux, je le supporterai avec résignation et en bénissant Dieu.

—Je comprends cela, une mère! répliqua son mari. Vous donneriez votre cœur même si on vous le demandait... mais mon devoir est d'empêcher ce sacrifice. Je suis bien sûr qu'Urbain comprend clairement l'affaire maintenant et ne souhaite plus que nous lui abandonnions notre ferme. Parle, Urbain, dis que j'ai raison.

Le jeune homme poussa un cri d'angoisse et posa sa tête sur la table. Il sanglotait amèrement, et ne répondit pas.

Coutermann le regarda un instant en silence. Il luttait contre son propre cœur. Mais la raison eut le dessus, car il murmura:

—Cela ne se peut pas; cela ne doit pas être. On entendit tout à coup des plaintes au dehors.

—Voilà Cécile! s'écria la mère. Comme elle gémit! Qu'y a-t-il, chère enfant?

Elle n'avait pas achevé, qu'une jeune fille entra, les yeux rouges, et ruisselants de larmes.

—Sauvez-moi! s'écria-t-elle, en sautant au cou du vieux Coutermann, sauvez-moi du désespoir et de la mort. Si vous m'abandonnez, je suis perdue!

—Calme-toi, Cécile, mon enfant, dit le fermier en se dégageant doucement de son étreinte. Quel nouveau chagrin trouble tes sens?

—Hélas! il faut que j'épouse Marc! Ma mère